

L'AVANCE ANGLAISE SUR L'ANCRE. — LES RUSSES ONT PRIS KERMANCHAH

EXCELSIOR

Huitième année, - N° 2313, - 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi
16
MARS
1917

RÉDACTION: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.06
ADMINISTRATION: 38, av. des Champs-Élysées
Téléphone: Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France: 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger: 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B² des Halles. - Tél.: Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

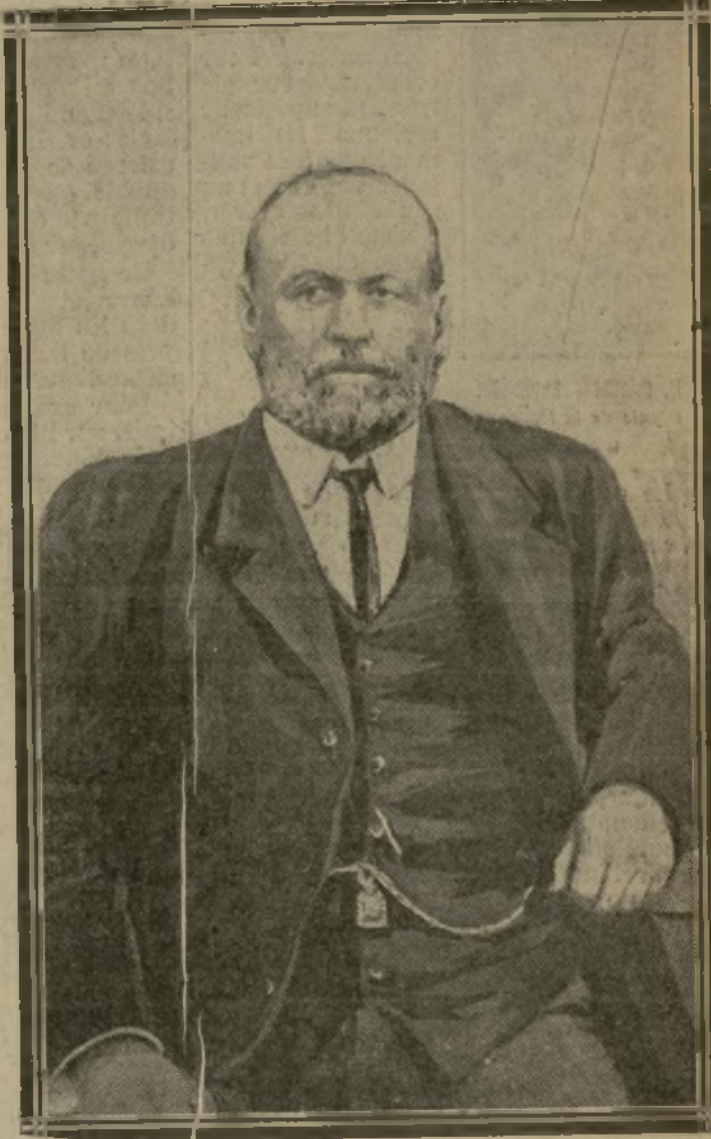
LA RUSSIE TRAVERSE UNE CRISE GRAVE



M. PROTOPOPOFF, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR



LE GRAND-DUC NICOLAS, QUI A ÉTÉ RAPPELE DU CAUCASE



M. RODZIANKO, PRÉSIDENT DE LA DOUMA



UNE SÉANCE DE LA DOUMA, QUI,

La crise intérieure qui secoue actuellement la Russie a été provoquée par l'incurie administrative. Dans ce pays immense, où les voies ferrées sont insuffisantes, le ravitaillement de villes importantes comme Petrograd était une question de premier ordre qui,

malheureusement, a été négligée. Le manque de vivres a déchaîné le mécontentement populaire. Il faut y ajouter l'ajournement de la Douma décidé au conseil extraordinaire des ministres tenu le 11 mars, et l'interdiction momentanée de la publication des journaux.

PLUS D'AVIONS POUR L'AVANT!

Ne s'agit-il pas de débiter sur l'aviation, qui a eu les conséquences que l'on sait, nos lecteurs ont avec intérêt l'article écrit pour eux à la veille de ces incidents par M. J. Chaullin-Servinière, député, sous-lieutenant pilote de chasse.

Je ne prétends pas, en traitant ce sujet : l'aviation, apporter à cette question des idées révolutionnaires. Dans notre cinquième arme, les pilotes — est-il besoin de le répéter ? — sont doués d'une incomparable audace : les constructeurs sont ingénieurs, actifs, et expérimentés. Pour conserver sur le front la supériorité aérienne légitime, il n'est besoin que d'une direction capable d'organisation et de méthode.



M. CHAULLIN-SERVINIÈRE
député de la Mayenne
(Phot. Waléry.)

Le courage et le mordant de nos pilotes sont indiscutablement supérieurs à ceux de nos adversaires.

(12 lignes censurées)

L'emploi que font les Allemands de leur personnel est, reconnaissons-le, des plus judicieux.

Sur le front, nul ne me contredira, les effectifs navigants sont insuffisants : on manque de pilotes et d'appareils, à l'arrière, par contre, il y a pléthore. Les quelques incursions faites par l'aviation allemande sur les villes de l'intérieur, incursions dont justement on a fait ressortir l'inutilité militaire, eurent cependant un résultat dont nos adversaires ne peuvent que se féliciter. Ils ont réussi à immobiliser des centaines de pilotes et d'appareils à l'arrière. Pour la garde du camp retranché de Paris on compte plus de cent cinquante pilotes, et il est question d'en augmenter encore le nombre. Or, depuis un an, en dehors de quelques alertes provoquées le plus souvent par l'autorité supérieure, dans le but de tenir en haleine un personnel qui, sans cela, s'imaginerait-elle, risquerait de perdre l'habitude de la guerre, rien ne s'est produit : Paris et ses environs ne furent à aucun moment menacés. On a donc, par une mesure de précaution que je ne saurais trop approuver, immobilisé un personnel et du matériel que, sans cette menace, on pourrait utiliser ailleurs. Pour Paris, je le répète, la mesure s'impose, mais combien de villes dont on peut déclarer sans crainte qu'elles n'ont rien à redouter, ont été dotées cependant d'escadrilles de protection : Chartres, Besançon, Rouen, Lyon, Tours. A l'école de tir aérien de Cazaux, on a même été jusqu'à réclamer les trois meilleurs mitrailleurs pour cette besogne éventuelle. D'autres escadrilles ayant le même objet sont en formation. Toute ville un peu importante exige d'être protégée : elle veut avoir son escadrille comme elle a sa fanfare, son orphéon et sa compagnie de pompiers. Je n'y verrais en temps de paix aucun inconvénient, mais nous sommes en guerre. Une seule préoccupation doit guider nos actes : l'intérêt général du pays et non l'intérêt local. C'est donc sur le front qu'il importe de concentrer nos efforts.

L'aviation, je ne l'ignore pas, plus encore que les autres armes, n'a que trop longtemps souffert de la rivalité qui divisa l'avant et l'arrière. La récente nomination d'un chef unique constate la réalité du mal et le souci que l'on éprouve de le réparer. L'œuvre à accomplir par le général Guillemin est immense. Elle peut obtenir des résultats immédiats si elle s'emploie avant tout à organiser et à augmenter notre aviation de l'avant. Il suffira ensuite d'organiser méthodiquement, et dans des limites raisonnables, la défense des villes de l'intérieur, de préférence par des barrages en arrière du front plutôt que par des « embuscades » autour des villes. J'ajoute, afin que le voué que l'exprime ne donne lieu à aucune équivoque, que je ne prononcerais pas le mot « embuscade », si les postes de l'arrière, évidemment utiles mais moins dangereux, étaient donnés à d'anciens pilotes du front fatigués ou surmenés.

Il est également à souhaiter que le directeur de notre aéronautique organise nos écoles plus pratiquement et plus scientifiquement encore en spécialisant chacune d'entre elles. Qu'il s'efforce également de seconder nos constructeurs afin qu'ils réalisent des appareils et des moteurs de plus en plus perfectionnés. L'aviation est une arme essentiellement française où les qualités de sang-froid, d'intelligence et de courage trouvent à s'employer presque à chaque minute. Autre chose est de combattre au milieu de camarades, et de se sentir seul, à trois ou quatre mille mètres en l'air, sous le feu des canons de l'artillerie ennemie et des mitrailleurs du bord braqués sur vous par l'adversaire. Ce courage individuel, que n'exerce aucune influence extérieure, tous nos aviateurs le possèdent. Ils traceront demain dans les airs la route glorieuse qui conduira nos troupes à l'assaut des retranchements ennemis ; mais, si nous voulons qu'ils soient à la hauteur de leur tâche, il faut, dès à présent, accroître leur nombre et leur fournir des appareils dignes d'eux.

J. CHAULLIN-SERVINIÈRE.

LE MOUVEMENT DE REPLI DE L'ENNEMI SE CONFIRME ET S'ÉTEND

Les Anglais ont largement progressé hier au delà de la route de Bapaume à Péronne

C'est cette fois au nord de la Somme que les Allemands ont continué leur mouvement de retraite : ils ont évacué, sur une étendue de 4 kilomètres, leurs positions situées à l'est de la route de Péronne à Bapaume, entre Rancourt et Sully-Saillisset.

Ce mouvement, qui découvre la position du Transloy, ne s'expliquerait pas si l'ennemi avait l'intention de s'y maintenir : or, le Transloy est la principale défense de Bapaume vers le sud-est. Il semble que nous assistions à une retraite par échelons qui est appelée à se développer encore.

De notre côté, nous avons fait entre l'Aire et l'Oise plusieurs incursions dans les lignes ennemies. L'une d'elles, près de Beuvraigne, a atteint la troisième ligne de tranchées.

Pour excuser son mouvement de retraite sur l'André, l'ennemi n'a pas manqué d'invoquer la nécessité de « raccourcir le front » : telle est notamment la thèse développée en un long article du major Morant, l'auteur y laisse mé-

sairement juxtaposées, à quelques centaines de mètres près, il est évident que ce qui raccourcit l'une raccourcit l'autre, et procure par conséquent les mêmes disponibilités d'hommes et d'approvisionnement aux deux parties.

La vérité toute simple est que les Allemands abandonnent en ce moment des positions puissamment fortifiées qu'ils croyaient à toute épreuve, et qui n'ont pu résister au bombardement de l'artillerie britannique. Ils les abandonnent après y avoir subi des pertes dont témoignent les cadavres à peine ensevelis que nos alliés découvrent à chaque pas. Ils les abandonnent sous la pression de l'infanterie britannique, ayant d'abord eu le temps de les détruire. L'infanterie n'est pas seule à suivre le mouvement. L'artillerie de campagne et l'artillerie lourde mobile se déplacent avec une rapidité inespérée, et c'est la reprise soudaine de leurs tirs sur la ligne de repli qui a contraint l'ennemi à reculer encore, quand il croyait disposer au moins de quelques jours pour se reformer.

Enfin et surtout, ces tranchées, ces



Un quartier du cimetière de Bapaume réservé aux tombes des officiers allemands

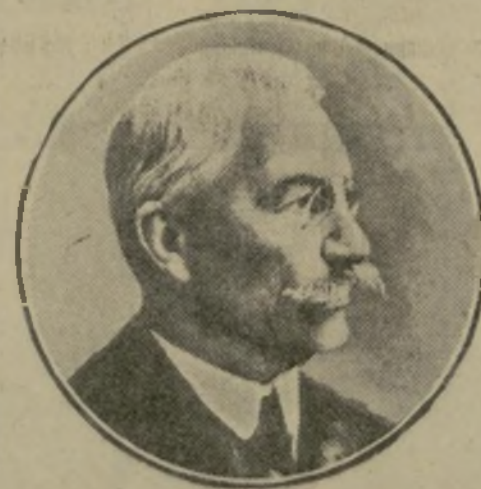
me prévoir que la manœuvre pourrait se prolonger et s'étendre à d'autres secteurs. C'est une manœuvre dont les Autrichiens ont beaucoup usé quand ils reculaient devant l'offensive russe en Bukovine et en Galicie, abandonnant les prisonniers par centaines de mille. Nous ne pouvons que nous féliciter de voir les Allemands l'adopter à leur tour.

Est-il besoin de faire remarquer combien ces excuses sont misérables ? Les lignes des deux adversaires étant neces-

sairement juxtaposées, à quelques centaines de mètres près, il est évident que ce qui raccourcit l'une raccourcit l'autre, et procure par conséquent les mêmes disponibilités d'hommes et d'approvisionnement aux deux parties.

Enfin et surtout, ces tranchées, ces

LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE



M. MILOUKOFF

leader du parti des Cadets, à la Douma, qui, avec les autres leaders des gauches, MM. Chingaret, Chidlovski, Tchekouli, Tchekidze, avec le leader conservateur Pourichkevitch, et soutenu par l'opinion publique, a mené la lutte contre M. Protopopoff, ministre de l'Intérieur, dont l'absence au dernier conseil de cabinet a été fort remarquée.

LA PRISE D'ARMES D'HIER



Le général GOUET DE LANDRE a reçu hier, aux Invalides, la croix de commandeur de la Légion d'honneur des mains du général Galopin.

Après la démission du général Lyautey

L'amiral Lacaze assurera l'interim de la Guerre

Le Conseil des ministres s'est réuni hier, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Le général Lyautey, dont la démission est définitive, n'assistait pas au Conseil.

Deux ministres étant absents de Paris, le Conseil a remis à demain l'examen des questions que soulève la retraite du ministre de la Guerre.

L'amiral Lacaze, ministre de la Marine, a été chargé de l'interim du ministère de la Guerre.

LE SÉNAT A VOTÉ L'AVANCE DE L'HEURE

Mais seulement pour la durée de la guerre

Le Sénat a adopté hier, sur le rapport de M. Guillemin, la proposition de loi ayant pour objet d'avancer l'heure légale pendant la durée de l'été.

Le texte voté est ainsi conçu :

Pendant la durée de la guerre et jusqu'au décret fixant la cessation des hostilités, le gouvernement est autorisé à avancer d'une heure, par voie de décret en France et en Algérie, l'heure légale fixée par la loi du 9 mars 1911.

Toutefois, cette modification ne pourra avoir lieu que pendant une période comprise entre le premier dimanche de mars et le premier dimanche d'octobre.

La Chambre avait adopté d'autres dispositions qui rendaient la réforme définitive et prévoyaient son application après la guerre. La commission sénatoriale a pensé qu'il convenait seulement de renvoyer, pendant la période des hostilités, l'application de l'heure légale qui a donné les meilleurs résultats. Et elle a modifié le texte en conséquence.

La proposition devra donc revenir devant la Chambre.

Autres projets

Après avoir adopté le projet de loi ayant pour objet de subordonner l'acquisition de la nationalité française, en cas de mariage contracté entre un Français et une femme appartenant à une nation en hostilités avec la France, à une autorisation préalable du gouvernement, le Sénat a commencé, hier, la discussion de la proposition tendant à l'obligation de la rééducation professionnelle des blessés et des mutilés de la guerre appelés à bénéficier de la loi sur les pensions militaires.

Le projet de loi relatif à la rééducation professionnelle des blessés et des mutilés de la guerre appelés à bénéficier de la loi sur les pensions militaires.

L'émotion est vive aux États-Unis

Néanmoins le coulage de l'« Algonquin » n'est pas considéré comme casus belli

WASHINGTON, 14 mars. — La destruction de l'Algonquin est considérée comme un incident grave. Cependant, cet incident ne semble pas devoir amener de modification dans la situation actuelle. Les milieux officiels de Washington estiment que cet attentat ne constitue pas l'acte d'hostilité ouverte que le président et le gouvernement attendent pour prendre une décision suprême, parce que l'Algonquin n'était pas armé et n'avait pas de soldats à bord. Le cabinet attend que les sous-marins allemands essaient d'attaquer les navires marchands armés des États-Unis au cours de leur traversée de l'Atlantique.

A Wall Street, on considère l'incident comme peu important, et le marché reste ferme.

Toutefois, l'on a appris aujourd'hui avec une certaine émotion que le sous-marin allemand, après avoir tiré sur le vapeur et l'avoir atteint, a envoyé à bord un groupe de marins, lesquels amenèrent aussitôt le pavillon américain. Le capitaine donna l'ordre à l'équipage de descendre dans les canots, quoique le sous-marin continuât à tirer. Le feu ne cessa que lorsque les barques se furent éloignées du navire.

A ce moment, le capitaine du sous-marin envoya sur l'Algonquin une nouvelle équipe de matelots, cette fois avec des bombes. Quelques minutes après qu'ils eurent quitté le bord, le bateau sauta.

Le pirate était l'« U-39 »

LONDRES, 15 mars. — Un matelot de l'Algonquin a déclaré que, pendant que le grand steamer coulait, l'équipage du sous-marin se moqua des matelots américains en leur disant adieu et en leur souhaitant un voyage agréable.

Le matelot a compté vingt-deux hommes sur le pont du sous-marin. Ce bâtiment, qui portait deux canons, était l'U-39.

M. Gerard à Washington

WASHINGTON, 15 mars. — M. Gerard est arrivé. Le secrétaire de M. Wilson, ainsi que de nombreuses autres personnalités, sont allés le saluer à la gare.

M. Gerard a refusé de faire aucune déclaration avant d'avoir vu M. Wilson.

Celui-ci, attend d'un refroidissement, ne pourra recevoir M. Gerard que dans un jour ou deux.

Les cheminots américains repartent de grève générale

NEW-YORK, 15 mars. — La possibilité d'une grève générale des travailleurs des chemins de fer apparaît de nouveau comme menaçante.

Les unions des travailleurs des chemins de fer ont adressé au président Wilson un questionnaire résolvant les négociations qui ont eu lieu avec les directions des compagnies.

Tout en exprimant l'espoir que leurs revendications recevront pleine satisfaction, les unions demandent au président l'assurance que, dans le cas où l'Amérique entrerait dans la guerre, il pourra compter sur l'appui entier et sans restriction des travailleurs.

Toutefois, pour le moment, le programme de grève recevra son exécution à partir du 17 mars, et vers le 21 mars, 400,000 hommes auront quitté leur poste, si dans la conférence qui a lieu aujourd'hui entre les représentants des unions et les directeurs des compagnies, un accord n'est pas intervenu.

La grande presse américaine est unanime à déclarer que tous les attentats, complots et menaces de grève sont, les uns comme les autres, l'œuvre des agents de l'Allemagne et d'hésite pas à conseiller au président Wilson une intervention énergique.

Le président est d'ailleurs décidé à demander au Congrès de lui donner pleins pouvoirs pour décréter la mobilisation des chemins de fer.

LES ALLEMANDS SONT LES MAÎTRES AU MEXIQUE

WASHINGTON, 15 mars. — Les autorités de Washington déclarent que les Allemands sont aujourd'hui les maîtres, financièrement et politiquement, à Mexico. Depuis longtemps déjà ils intriquaient auprès du général Carranza et de son gouvernement, afin d'avoir les mains libres et de favoriser les intérêts de l'Allemagne au Mexique, au détriment de ceux de la France et de l'Angleterre.

Ils ont réussi à capter la confiance du président de la République, puis à s'assurer sa complicité pour réaliser leurs projets.

La retraite turque est compromise

Voici que les colonnes russes dépassent déjà Kermanschah, capitale du Kurdistan

Les opérations continuent à se développer rapidement en Mésopotamie et en Perse. Les Turcs, qui avaient s'être repliés à 30 kilomètres au nord de Bagdad, ont été, en réalité, refoulés à 50 kilomètres de la ville, sur la ligne Djadida-Bakouba, ce qui met au pouvoir du corps expéditionnaire le débouché de la route de Téhéran.

Sur cette même route, en Perse, les Russes se sont emparés, après deux jours de lutte, de Kermanschah. Les forces turques qui défendaient Kermanschah, ne pouvant se replier sur Bagdad, vont es-



sayer de se rejeter vers le nord. Elles ne peuvent remonter vers Sennéh, d'où descend une autre colonne russe. Reslent les chemins de montagne qui mènent, par Souleimanich, vers Mossoul. Mais, précisément, les Russes viennent d'envoyer un détachement de leur armée de Perse dans cette direction, par Sakki et Banch. La retraite sur Mossoul risque donc fort d'être coupée aussi. L'imprévoyance des Turcs en toute leur campagne de Mésopotamie et de Perse est remarquable, et ne fait guère honneur à leurs conseillers teutoniques. — J. V.

Les ministres d'Allemagne en Chine reçoivent leurs passeports

PEKIN, 15 mars. — Le gouvernement chinois vient de remettre leurs passeports au ministre d'Allemagne et au personnel de sa légation, ainsi qu'à ceux des conseillers allemands résidant en Chine.

Le capitaine Mandinaud tué au cours d'un combat aérien

Un de nos plus vaillants pilotes, le capitaine Mandinaud, vient de tomber devant Belfort au cours d'un combat aérien. C'est là une perte irréparable pour notre cinquième arme.

Le capitaine Mandinaud avait à son actif des performances magnifiques. On lui doit notamment la destruction d'un zeppelin : ce brillant fait d'armes qui remonte au mois d'avril 1916, se déroula au-dessus de la mer du Nord.



LE CAPITAINE MANDINAUD

Malgré l'évidente infériorité de leurs moyens d'action, nos deux hardis pilotes n'hésitèrent pas à engager le combat.

L'appareil français, littéralement déchiqueté par les balles et la mitraille, vint s'écraser sur la côte hollandaise ; mais, auparavant, le capitaine Mandinaud et son compagnon eurent la suprême joie de voir un des trois zeppelins s'abîmer dans les flots.

Internés dans une des îles du Zuyderzée, l'île d'Urk, nos deux compatriotes parvinrent à s'évader en septembre dernier et vinrent reprendre leur poste de combat.

LA PREMIÈRE CONFÉRENCE DES CHIRURGIENS ALLIÉS, A PARIS



M. Justin Godart a présidé hier, dans la salle d'honneur du Val-de-Grâce, la première conférence des chirurgiens alliés. Cette photographie a été prise à l'issue de cette séance, ouverte par un discours du sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé.

Comme nous l'avons annoncé hier en Dernière Heure, la duchesse de Connaught a succombé.

La princesse était la troisième fille du prince Frédéric-Charles de Prusse. Née en 1860, elle épousa, en 1879, à la chapelle de Windsor, le duc de Connaught, troisième fils de la reine Victoria, et eut trois enfants : la princesse Marguerite, actuellement princesse héritière de Suède et mère de cinq enfants, trois fils et deux filles ; le prince Arthur de Connaught, qui a épousé, en 1913, sa cousine, la princesse Alexandra-Victoria, duchesse de Fife, et la princesse Victoria-Patricia de Connaught. La duchesse de Connaught suivit son mari dans ses grands commandements des Indes, d'Irlande et, dernièrement, au Canada. Devenue très Anglaise, très simple et accueillante de façon, la princesse s'était fait hautement apprécier dans les Dominions et s'était montrée l'intelligente et utile collaboratrice de son mari. Suivant la loi de succession, elle aurait pu devenir duchesse régnante de Saxe-Cobourg et Gotha, mais, le duc de Connaught ayant renoncé pour lui et les siens à tous ses droits, ce fut son neveu, le duc Edouard d'Albany, qui fut appelé à ce trône de famille, en 1900.

Très bienfaisante et s'occupant constamment des humbles, la duchesse de Connaught laissera de grands regrets aussi bien dans les milieux populaires que dans ceux de la cour.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur de la Grande-Bretagne lord Bertie of Thame, est dans un état de santé plus satisfaisant. On espère que le complet rétablissement de lord Bertie sera prochain.

INFORMATIONS

— Sir Robert Borden, premier ministre du Canada, et ses collègues M. Haen et M. Rogers sont rentrés à Londres, de retour de leur visite aux forces canadiennes sur le front de France.

CITATIONS

— La médaille d'or des épidémies vient d'être décernée à la comtesse Rehbinder, née Monbrison, pour : « Avoir donné ses soins aux blessés français, d'août à novembre 1914, à Namur, occupé par l'ennemi. »



COMTESSE REHBINDER

Infirmière de la Croix-Rouge française, revenant de Belgique, la comtesse Rehbinder fut retenue pendant un mois en captivité en Allemagne.

NAISSANCES

— De Londres : La vicomtesse Anson a donné le jour à une fille, son second enfant. Lady Anson est la fille unique du colonel Keppel et la femme du fils aîné du comte de Lichfield.

DEUILS

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre ami et collaborateur Xavier Roux, qui, depuis longtemps malade, a succombé, hier, à l'âge de quarante-quatre ans.

Dès ses premiers essais dans les lettres, il s'était révélé poète délicat, subtil humoriste et journaliste plein de verve. Nos lecteurs connaissent la perfection de ses fantaisies rimées et la forme alerte de sa prose.

M. Xavier Roux était, depuis trois mois, chef du secrétariat du ministre du Ravitaillement.

Nous apprenons la mort :

De M. Pén de Saint-Gilles, notaire honoraire, ancien président de la chambre des notaires, officier de la Légion d'honneur, qui vient de succomber en son domicile, 67, boulevard Suchet, âgé de quatre-vingt-onze ans ; De Mme Hippolyte Levrat, née Isabey, fille du célèbre peintre, décédée en son domicile de la rue du Rocher.

Du capitaine aviateur Maudinaud, mort pour la France au cours d'un combat aérien devant Belfort ; Du lieutenant aviateur Maurice de Saint-Morel, fils du général Paulin de Saint-Morel.

BIENFAISANCE

— Demain, à 3 heures, aura lieu, au théâtre Edouard-VIII, la grande matinée de bienfaisance au profit de l'Œuvre des Enfants Artistiques, dont la présidente est la baronne de Bourgoing-Reichenberg, sous le patronage de M. Daliatier, sous-secrétaire d'Etat.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— A la grande fête de charité, donnée à Nice pour la Croix-Rouge roumaine, et dont nous avons parlé hier, on remarquait : le préfet de Nice et Mme de Joly, général et Mme Goiran, princesse Amédée de Broglie, princesse Paléologue, princesse Cantacuzène, princesse H. Ghika, M. Keogh, consul d'Angleterre ; comtesse de Waresquiel, Mme Bonnardel, baron Acton, consul d'Italie ; comte et comtesse des Isnards, général de Constantinovitch, Mme Xanthopoulos, comte Pozzo di Borgo, comtesse d'Osimo, baronne de Bellet, princesse Markoff, comtesse de La Salle, baron Jean de Bellet, MM. Winthrop, Higgins, etc., etc.

— Sont pour quelques jours à San-Salvador : comte et comtesse de Jehay, le capitaine et Mme Drézin.

— La comtesse et Mlle de Bérault viennent d'arriver à Cannes.

— Venant du Cap-Ferrat, sont de passage à Nice : duc de Lésparre, comtesse de Brégode, princesse Pléssy d'Armeny.

— M. Nobilmaison, M. Stern, député, le colonel Uva-rovitch, le marquis de Salazar-Chêne, Mme et Mlle de Valmalette, le marquis de Berville ont quitté Nice.

L'Américain du Bord

PAR

GUY PÉRON

Le Frenchman, vapeur de la compagnie Star Line, venait de quitter Liverpool, et filait à toute vitesse.

Sur le pont les passagers de première classe aspiraient à pleins poumons la brise qui les cinglait au visage et faisait crisser les haubans ; ils regardaient l'immensité de la nappe liquide, mais leur pensée était ailleurs : les paroles qu'ils échangeaient avaient trait aux événements à l'ordre du jour, à la guerre, aux attentats perpétrés par les pirates.

Et c'était parmi ces passagers de nationalités diverses un tolle général d'indignation contre la barbarie allemande.

Il y avait là deux notables anglais : master Lackart, colonial secretary du Cap, homme grave et pondéré, jadis pacifiste ; le révérend Harry Green, ex-chef des missions anglicanes aux îles Fidji.

Deux Français : Théodore Charmette, vieillard à demi impotent, établi depuis quelques années à Liverpool, où il tenait un Boarding-House, dans Wall Street, et le journaliste Jacques Cravant.

Un Espagnol cravaté de rouge, l'exaspéré Carlo Torrida, et son amie, la senora Dolores Monasca de Cordoue, danseuse à l'Alhambra de Londres.

Un Américain, Cornélius Bright, représentant la maison Sweb-Smith and Son de New-York, énigmatique personnage, aux yeux d'un bleu de faïence, dans un visage boucané.

Soul de ces passagers réunis sur le pont des premières, l'Américain se tenait à l'écart, ne prenant point part aux conversations sur la guerre.

Soudain, il y eut une stupeur parmi les passagers : le capitaine Pennington venait de bondir sur la passerelle de commandement, et, d'une voix tonnante, clamaient des ordres aux good-sailors.

Un midshipman, qui passa près d'eux et courait, cria qu'un sous-marin était en vue à douze encablures par bâbord.

L'Espagnol Torrida poussa un formidable juron. Théodore Charmette pâlit affreusement. Master Lackart dit : « Il fallait s'y attendre. » Le révérend Harry murmura une prière. Cravant tira son carnet de sa poche.

Très froid, l'Américain alluma placidement sa pipe, en souriant de l'émotion générale.

Profondément troublée, la senora Dolores clama :

— Les misérables ! Ils vont donc nous torpiller !

— Si le Seigneur le permet, répondit le révérend Harry en regardant la mer avec sa jumelle.

— Dix mille dollars ! cria une voix derrière lui.

Il se retourna et vit Cornélius Bright, qui, la pipe aux dents, répétait :

— Dix mille dollars !... Oui, gentlemen, je parle dix mille dollars qu'ils ne nous torpilleront pas, qu'ils n'osent pas nous torpiller.

— Porquesta, signor ? demanda l'Espagnol.

— Pourquoi ? fit Cornélius... Parce qu'ils savent qu'il y a un Américain à bord du Frenchman. Oui, gentlemen, ils le savent... et ils le savent bien, car, avant mon départ de Liverpool, j'ai fait annoncer, dans le Lokal-Anzeiger de Berlin, que le représentant de la maison Sweb-Smith de New-York s'embarquerait le 17 sur le Frenchman... C'est simple, ajouta-t-il, mais il fallait y songer.

Une voix clama :

— Je tiens le pari...

C'était le journaliste Cravant. N'ayant pas vingt francs en poche, il jouglaît audacieusement avec les dollars.

— All right ! fit l'Américain, je les ai !

Et il frappait de la main sur sa sacoche de cuir fauve qu'il portait en bandouillère sur un veston à lamiers.

— Et moi, dit le journaliste, je puis...

Il n'acheva pas. Une formidable secousse venait d'ébranler le navire, dont les flancs craquèrent, tandis que par les sabords une sourde détonation montait de la cale avec une fumée noire, acre et puante.

— Touché ! cria le Français, j'ai gagné.

— Yes ! fit l'Américain qui ouvrit sa sacoche, mais une ruée de passagers menaçait de l'entreprendre les sœurs.

Le navire piquait de l'avant.

Du haut de la passerelle, le capitaine clama :

— Tout le monde à l'arrière !

COMMENT AMÉLIORER SON TEINT AVEC DE LA CIRE

Un mauvais teint, épais, blafard, ridé, est dû à l'accumulation de plusieurs couches de tissus morts ou d'écaillage sur la véritable épiderme. Le véritable épiderme doit toujours être protégé par une couche de cette pellicule morte et transparente qui se renouvelle continuellement par en dessous. Lorsque ce tissu est renouvelé en dessous, la couche en dehors doit tomber ou être enlevée. Quand ceci n'est pas fait, une couche épaisse et imperméable se forme graduellement, bouchant les pores, cachant dessous le joli teint et ridant en même temps la peau du visage. Pour rendre au teint sa beauté originelle et le préserver, ce tissu mort doit être doucement ramolli et enlevé par un dissolvant émollient tel que la cire aseptique, un peu de laquelle doit être appliquée avec le bout des doigts chaque soir avant de se coucher. Les résultats de ce traitement sont étonnants ; les personnes qui s'en servent semblent rajeunies de 10 à 15 ans au bout d'une semaine. Son usage régulier employé au lieu de crèmes absorbées par la peau, qui en desséchant la derme, est très recommandé ; c'est la plus sûre garantie d'une longue jeunesse et d'une beauté durable.

B L O C - N O T E S

DES voyageurs que j'ai connus et qui ont parcouru le monde, ayant un jour conduit leur navire plus loin qu'on ne va d'ordinaire, m'ont dit avoir abordé, non loin du Pôle, sur une grande terre, habitée par de doux géants. Ceux-ci les reçurent avec cordialité et leur roi les fit tout d'abord dans son palais de glace et de neige. Mais, ayant vu que l'un d'eux tenait un livre, il s'en empara. C'était, si je dois le croire, le premier volume de l'Histoire de la Révolution, de Michelet.

Le roi, qui entendait toutes les langues, reconnut aisément que ce livre était un mauvais livre et qu'il devait en interdire la lecture à ses sujets. Il le prit donc, et l'enferma dans une armoire, dont il portait toujours la clef sur lui. Il défendit sous les peines les plus graves que personne fût jamais les yeux sur les pages condamnées. Mais, comme il arriva, à peine eut-il donné cet ordre que chacun songea à l'enfermer. Les rois sont fort malheureux.

Pendant longtemps les doux géants essayèrent de mille manières pour se procurer la clef de l'armoire. Mais ils ne réussirent jamais. Un jour cependant qu'il était allé à la guerre, ils forcèrent la serrure et emportèrent le livre, qu'ils déchiffraient ou ne savaient comment. Ils y apprirent ce que le roi, dans sa sagesse, eût voulu qu'ils ignorassent toujours. Et quand ils le surent, ils furent tristes. Car, depuis le Paradis terrestre, la science est un fruit séduisant, dont l'arrière-goût est amer.

Pourquoi, dirent-ils, ne ferions-nous pas à notre tour ce que d'autres firent jadis, et dont ils se vantent encore ? Répondirent-ils, comme eux, et soyons, à leur exemple, un peuple de rois.

Ils formèrent donc une assemblée, qu'ils appelèrent d'un nom étrange, que j'ai oublié. Tout ce que j'ai retenu, c'est qu'il se terminait en ma. Et ils se mirent à délibérer.

A peine le roi eut-il appris cette nouvelle qu'il leur fit tenir par un de ses chambellans, le comte de Dreuzovshy-Breschlof, l'ordre suivant :

— Messieurs, le roi vous ordonne de vous séparer tout de suite.

Mais ils avaient lu Michelet aussi bien que lui et au point de le savoir par cœur. L'un d'eux, nommé Mirabof, se leva donc, indigné, et répondit :

— Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

Et, se tournant vers ses collègues, il ajouta :

— Jurons de ne pas nous séparer avant d'avoir voté une Constitution.

On avait mis le Michelet sur une grande table, et, quand un des acteurs de cette scène ne savait plus son rôle, il venait lire la page qui convenait. Ils firent le serment du Jeu de Poème. Puis ils trouvèrent parmi les seigneurs un certain Philippof-Egalitovitch, qui embrassa leur parti. Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir des gardes-françaises, qui s'appelaient je ne sais comment, et qui fraternisèrent avec le peuple dans les carrefours. Le peuple, enchanté, crut voir naître une grande aurore. L'assemblée siégea en permanence, et bientôt déclara qu'elle voulait régner.

C'est tout ce que je sais. Les voyageurs qui m'ont fait ce conte dirent partir lorsque les géants n'étaient encore qu'un milieu du volume. Ils n'ont pu me dire si le roi avait donné aux Suisses l'ordre de tirer. Peut-être l'apprendrai-je par la suite, et je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

Louis LATZARUS

Euphémisme

L'Officiel n'enregistre pas toujours les paroles de nos parlementaires avec toute la fidélité désirable.

Avant-hier, les journalistes et le public crurent ainsi entendre M. Lasies rappeler qu'il avait été traité de sabot, il y a quelque dix ans, alors qu'il demandait l'interdiction du vote par procuration dans les questions de confiance et d'augmentation de dépenses. Le compte rendu analytique transcrivit lui-même sabot.

C'était inexact : M. Lasies avait dit chameau, il le déclara lui-même dans les couloirs.

Pourquoi, dès lors, l'Officiel lui fit-il dire, hier matin, qu'il avait été traité de mauvais esprit ? Le chameau aurait-il mauvais esprit ?

Voilà une opinion calomniatrice, et qu'aucun naturaliste n'approuverait. Le chameau est l'animal le plus soumis. Ne buvant que de l'eau, et une fois par semaine seulement,

il demeure doux, obéissant et ne se monte jamais la tête. Tous les naturalistes vous le diront.

Les facteurs de Soissons

Voilà des facteurs qu'aucune facière ne remplacera jamais. Ce sont les facteurs de Soissons. Pour aller faire leurs distribu-



LES P. T. T. CASQUÉS DE SOISSONS

tions, ils se coiffent du casque. Car le métier, n'est pas, comme on dit, un métier de tout repos.

Ils ont la mine fort résolue. Ils continueront leur service, qu'il ait des abus ou qu'il n'y en ait point. Et s'ils sont étiés à l'ordre du jour, ils l'auront bien mérité.

COMBINAISON

La jeune femme qui vit seule depuis la guerre dans un petit appartement et dont je vous ai déjà parlé m'a dit :

— Ce n'est pas tout ce d'avoir du charbon : il faut l'allumer, puisqu'il fait encore froid. Or, ne trouvant plus le moindre morceau de bois chez ceux qui en fournissaient naguère, j'en ai fait l'autre jour chez un embaumeur et lui demandai, poliment, s'il n'aurait pas des débris à me vendre.

Il me regarda, sans répondre, d'un air de profond mépris. Ce fut le garçon de magasin qui vint bien entendre ma chétive question. Il cessa un instant de balayer la scène sur mes bottines pour me dire avec fierté : « Ici, » on ne vend que des caisses. »

Je n'ai pas eu le cœur d'acheter, pour la brûler, une petite caisse de 5 francs que je n'aurais pu, en outre, apporter chez moi qu'en taxi. Et je suis sortie de chez l'embaumeur sans savoir avec quoi j'allumerais mon feu.

Retournée chez moi, fort perplexe, mes yeux tombèrent sur une vieille chaise bouteuse, reliquée dans un coin de l'antichambre. En trois coups de hachette, elle fut en morceaux, et je n'eus, les jours suivants, qu'à me louer de ce geste : le dossier de la chaise fournit deux allumettes, les quatre pieds deux autres, les cinq barreaux encore autant ; enfin, le cadre du siège alluma mon feu le septième jour.

Ravi de ma combinaison, je m'en allai, d'un pied léger, chez le marchand de bric-à-brac :

— Je voudrais quelques chaises dépareillées pour des chambres de bonne, dis-je d'un ton nonchalant.

Avec le plus aimable empressement, le marchand de bric-à-brac, qui se faisait sans doute une très haute idée de ma domesticité, aligna devant moi six chaises d'un bon bois épais d'autrefois. Il me les vendit 2 francs chacune et voulut absolument me les apporter à domicile. Grâce à lui, me voici tranquille.

J'ai, suivant la saison, de quoi me chauffer ou de quoi m'asseoir.

Tout de même, dans quels temps étranges vivons-nous, qu'il soit plus économique de brûler son mobilier que des débris !

Cette histoire est vraie. Souhaitons qu'elle n'aille pas donner aux marchands de meubles l'arrogance du charbonnier. — H. DE TULLIS.

Robe et robes

M. Labori, dont la robe sans cesse traillait pendant longtemps de droite ou de gauche, aimait les jolies robes — pour les femmes. S'il rencontrait quelque dame mal habillée, il la regardait d'un air chagrin et boudeur.

Dans sa maison, il veillait personnellement à ce qu'il y eût pas de toilettes indécentes, sauf celles que pouvaient parfois porter les clientes. Bien souvent, la charmante artiste qu'est Mme Labori eut à défendre les créations de son couturier :

— Grands dieux ! disait parfois M. Labori, comment êtes-vous habillée aujourd'hui ?

— Mais, c'est ma nouvelle robe.

L'ÈRE DES ÉCONOMIES

par Henry Fournier



— Je t'en prie, économise autre chose...

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



Tailleur de gabardine de soie pèssée. Une fine tresse marine borde le col et les poignets. Petite toque souple en ruban gros grain.

ON NE PARLE PRESQUE PLUS DE LA ROBE-TONNEAU. MAIS ON PARLE DE LA ROBE-OVALE. ELLE ÉVOQUE À PEU PRÈS LA MÊME LIGNE, AVEC PLUS D'ÉLÉGANCE, QUELQUES MODÈLES SONT LÉGÈREMENT RESSERRÉS DU BAS. LES PLUS NOMBREUX TOMBENT DROIT, LIBREMENT.

LES ROBES faites de deux étoffes et souvent de deux couleurs deviennent légion. C'est, ici, un mélange de gabardine ou de serge fine marine et de foulard imprimé ou de shantung rayé mauve et blanc; c'est, là, un tricot ou une bure fine teinte sable et un crêpe de Chine corail, le lainage faisant le bas de la jupe et l'empèchement, le crêpe de Chine tout le reste de la robe. Les mêmes effets de deux tissus variés se retrouvent sur les robes plus habillées. C'est par exemple une robe de satin noir avec une sorte de longue casaque incrustée en crêpe écossaise de ce ton parchemin si fort à la mode, ou une robe de charmeuse gris souris et de mousseline ramagée et brochée dans les tonalités grises très fondues. Ces mélanges de tissu relèvent du reste l'aspect presque enfantin de certaines robes actuelles d'une extrême simplicité de forme. Ces robes à peine garnies, très plates de forme, ne comportent aucun de ces chichis, de ces petits riens — une guimpe, un col, un peu



EN HAUT : CLOCHE PAILLE ET SATIN NOIR
EN BAS : LISEUSE CRÊPE DE CHINE BLANC

lignes des hanches et semble fixe, si peu qu'on s'étonne de le voir tenir. À une sorte de chemise plissée. Le bas de jupe est presque toujours coupé dans une étoffe sombre, alors que la chemise est de tonalité claire et d'étoffe légère, mais notre amour de la ligne droite y trouve constamment son compte.

de dentelle ou un plissé de tulle — qui donnaient autrefois un aspect recherché et coquet. Elles sont un peu sèches d'aspect, relevées seulement de broderie faite à même le tissu, ce qui en augmente du reste assez sensiblement le prix. Les pompons de passementerie, les glands de soie, les boules de toutes les grosseurs se mélangent aussi à ces broderies. Broderies et pompons donnent du reste une note très espagnole à quelques robes et à quelques chapeaux à la mode.

Un effet assez particulier se retrouve dans bon nombre de robes : c'est un bas de jupe — un bas très haut ! — qui monte parfois jusqu'à la



Robe de crêpe noir et satin myrtille, garnie de broderie verte légèrement relevée d'argent, ceinture en soie terminée par de gros glands.



Cloche de liséré noir. Crêpe de Chine blanc passant en travers de la calotte sur la droite et sur la gauche. Un ruban et s'évasant en aurole.

Bretelle de paille noir. Calotte four croisées passant en travers de la calotte sur la droite et sur la gauche. Un ruban et s'évasant en aurole.

Capeline de tulle gris, enroulée de taffetas rose tombant en longues brides, au bord petit fruit rose.

Toque de tulle noir, voilée de tulle gris, ruban de velours noir moiré derrière et piqué de roses de soie.

Et ce fut une galopade furieuse des passagers vers l'arrière.

Très calmes, les good-sailors décrochaient de leurs palans les chaloupes, qu'ils faisaient ensuite glisser à la mer. Cravant sauta dans l'une d'elles, avec le révérend Harry, la senora Dolorès et dix passagers de troisième classe.

Vivement, à force de rames, la barque s'éloignait du navire, lorsque Cravant aperçut, debout sur le bastingage, avec sa sacoche toujours en bandoulière sur son veston à damiers, l'Américain qui montrait le poing aux pirates réunis sur la passerelle du sous-marin pour contempler leur œuvre de mort.

Puis, soudain, Cornélius plongea et disparut dans les profondeurs glauques. Quand il revint à la surface, maintenu par sa ceinture de sauvetage, ce n'était plus qu'un cadavre ballotté par les flots. L'Américain était mort d'une congestion.

En moins de dix minutes, Jacques Cravant avait gagné, puis perdu 10.000 dollars.

Cependant, malgré sa blessure au flanc, le Frenchman ne sembla pas. Grâce à ses cloisons étanches, il put se maintenir à flot. L'ordre fut donné aux canots de regagner le bord, où Cravant apporta au capitaine la mort de Cornélius. C'était un disparu à signaler, mais peut-être y en avait-il d'autres ! Le steward fit le recensement des passagers, et avec stupefaction constata qu'aucun d'eux ne manquait à l'appel. Leur nombre — cent quarante-six — était le même qu'au départ. L'Américain se trouvait donc parmi eux. Les chiffres opposaient leur vérité mathématique aux déclarations du journaliste Cravant, du révérend Harry et des dix passagers affirmant avoir vu le cadavre de Cornélius.

Le capitaine fit venir le journaliste français dans sa cabine et l'avisa qu'il s'était trompé, que l'Américain n'était pas mort et qu'il ne manquait aucun passager.

— Alors, fit Cravant, si l'Américain est à bord, je demande à le voir, ayant un compte à régler avec lui.

Le capitaine l'envoya chercher et, quelques secondes après, un passager entra dans la cabine, en veston à damiers, portant en sautoir la sacoche, — mais vide...

— Vous êtes bien Cornélius Bright, Américain ? demanda le capitaine.

L'homme resta muet.

Le capitaine réitéra sa question : — Vous êtes bien l'Américain ?

— Va ! voilà ! fit l'interpellé.

Pennington eut un haut-le-corps...

Quel était cet étrange passager répondant en allemand qu'il était Américain ?

Puis, furieux de se voir mystifié, il prit sur sa table un revolver, le mit sous le nez de l'inconnu et, d'un ton menaçant :

— Ton vrai nom ?

L'homme pâlit et répondit :

— Frédérick Muller.

— Profession ?

— Matelot à bord du sous-marin L-37, qui vous a torpillé.

— Comment es-tu ici ?

— Sur l'ordre de mon hauptmann, en revêtant le costume de l'Américain (re-pêché à cause de sa sacoche) et en me jetant à la mer pour rejoindre votre bord avec les autres passagers.

— Dans quel but ?

— Dans le but, m'a dit le hauptmann, de remplacer l'Américain disparu, et d'éviter ainsi des complications diplomatiques.

Le capitaine et le journaliste Cravant s'esclaffèrent.

— Un pareil subterfuge, dit ce dernier, une telle idée de substituer au disparu un Yankee en toc (made in Germany), ne pouvait germer que dans la cervelle d'un des familiers de la contre-révolution.

— Remarquez, gentleman, dit le capitaine, que si grossière qu'elle fût, cette substitution avait chance de succès, si le faux Yankee, muni du passeport de Cornélius, avait pu conserver son mutisme habituel. Il aurait débarqué à la première escale en montrant le passeport qu'il avait dans sa sacoche, et le tour était joué. Il a fallu votre heureuse intervention pour faire échouer la combinaison.

Et après avoir serré la main au journaliste français le capitaine Pennington fit conduire aux fers le simili Américain.

GUY PERON.

Correspondance

Mme Madeleine de B. répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Tenez pour votre personne.

Allée d'Essaye. Essayez de supprimer l'eau chaude. L'eau serait peut-être bon, mais il ne doit être employé qu'à très petite dose. Essayez plutôt de nettoyer votre visage à la vaseline ou à la glycérine étendue d'eau de Cologne. Voyez ce qui vous réussit le mieux.

De temps en temps, des ablutions d'eau glacée. Badigeonnez vos cils et sourcils avec une solution, par parties égales, de glycérine et de teinture de quinquina.

Cherchez la plume. — Qui, en tenant compte des circonstances et de sa situation de fortune, il faut être élégant pour plaire aux autres et à soi-même.

Rosette. — Nous avons publié le 21 décembre dernier un article sur le nez. Relisez-le : vous y trouverez les réponses détaillées que vous souhaitez. Tel, la place me manque.

Insolite. — Après chaque repas, lavez-vous à l'eau tiède, dans laquelle vous ajouterez quelques gouttes de cette formule : eau distillée, 200 grammes ; permanganate de potasse, 1 gr.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

MESDAMES, avec le

ROSELYN

au Docteur CHAIX

Poudre de Riz LIQUIDE

Vous serez toutes jolies et toujours jeunes

La Roselyn, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.

Pharmacie DÉTACHÉE, à Paris, 27, rue de Valenciennes, Paris.

Vente : Toutes Pharmacies, Magasins et Parfumeries.

LES VISITES DES EXEMPTÉS ET RÉFORMÉS COMMENCENT AUJOURD'HUI

À partir d'aujourd'hui vendredi, et tous les jours sans exception, sauf les dimanches et lundis de Pâques, auront lieu les visites des exemptés et réformés d'avant-guerre, pressenties par la loi du 20 février dernier.

Pour Paris, deux commissions y procéderont : l'une, qui se réunira à la mairie du 5^e arrondissement, visitera les hommes en résidence à Paris ; l'autre, qui siégera à la mairie du 6^e, s'occupera des exemptés et réformés de la banlieue.

Un don du commerce anglais à nos œuvres de guerre

Notre ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon, vient de faire parvenir au Président de la République le somme de 10.000 livres sterling, que seize maisons de commerce anglaises, appartenant à l'industrie textile, lui ont remises pour être réparties entre les œuvres françaises de guerre, en tête desquelles : la Croix-Rouge, le Secours national et les Orphelins de la guerre.

M. Raymond Poincaré a chargé notre ambassadeur de transmettre ses remerciements aux généreux donateurs.

LES DONS DES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER au Comité du Secours National

Les Compagnies des chemins de fer de l'Est, du Midi, du Nord, de Paris-Lyon-Méditerranée et de Paris-Orléans et l'administration des chemins de fer de l'État viennent de verser au comité du Secours national une subvention de 120.000 francs.

Cette souscription constitue le troisième versement de nos grands réseaux de chemins de fer, depuis la guerre, à l'œuvre du Secours national.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

THÉÂTRES

Joueront ce soir, par autorisation spéciale :

Antoine, Apollo, Bouffes-Parisiens, Capucines, Edouard-VII, Gymnase, Théâtre Michel, Palais-Royal, Nouveautés, Porte-Saint-Martin, Renaissance et Variétés.

L'art français en Italie. — On nous télégraphie de Rome :

« Au théâtre Costanzi, notre première scène lyrique, *Samson et Dalila* a été exécutée sous la direction du maître Saint-Saëns. Le public a fait une chaleureuse ovation à l'auteur et aux interprètes : Mme Charny, MM. Delmas et Franz.

« Au théâtre Argentina, Mme Réjane et sa troupe se sont fait applaudir dans *l'Amazone*, de Bédouin.

Ce sont deux grandes manifestations de l'art lyrique et dramatique dont nos alliés ne perdront pas le souvenir.

Variétés. — Nous avons annoncé, hier, que le théâtre des Variétés donnait ce soir une représentation supplémentaire de son grand succès *Le Roi de l'Air*. Demain samedi, à 2 h. 15, matinée exceptionnelle de ce spectacle incomparable, avec Max Dearly, Jane Saint-Bonnet et la compagnie des Variétés.

Capucines. — Ce soir vendredi, à 8 h. 30, une représentation supplémentaire de son grand succès : *Crème de Menthe... Allô ! La Clef ; Aux Chandelles !*

Grand-Guignol. — La répétition générale qui devait avoir lieu hier a été, à la dernière minute, remise à demain samedi. Au programme : *Corde de marionnette ; L'Amant de la nuit ; Le Baiser mortel ; Un Réveillon au Père-Lachaise.*

La première de ce soir. — À 8 h. 45, au théâtre Michel, *Carminetta*, opérette en 2 actes, de MM. A. Bardes et A. Carpentier, musique de M. Emile Lassailly, avec Mlle Eve Lavallière dans le rôle de Carminetta.

Apollo. — *Monsieur Vendémiaire* sera jouée ce soir, à 8 heures précises, par autorisation spéciale. Le célèbre compositeur Ernest Gillet conduira l'orchestre. Samedi, soirée à 8 heures. Dimanche, matinée et soirée.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des *Annales* (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 16 mars, à 2 h. 30 : « *Amphibies latines* », conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

UN FILM SENSATIONNEL "CLOWN"

CLOWN est un film sensationnel de M. Stanislavski, véritable chef-d'œuvre français, qui vient de tourner et mettra au scène Maurice de Feraudy, l'émment sociétaire de la Comédie-Française, entouré d'une troupe d'élite. Edité par les « Films Molitor », qui ont donné *CRESPUS* au Vaudeville.

HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO RÉPUTATION MONDIALE

La Foire de Lyon de 1917

La Foire de 1917, qui s'ouvrira dans notre ville dans quelques jours, a dépassé les espérances les plus optimistes. Alors que 700 stands seulement avaient été aménagés en 1916, 2.320 stands ont été nécessaires pour cette année. Ces stands sont occupés par 2.563 exposants, se répartissant, par nationalité, de la façon suivante :

français, 2.169 ; Anglais, 43 ; Américains, 23 ; Italiens, 105 ; Suisses, 163 ; Espagnols, 29 ; Hollandais, 8 ; Russes, 1 ; Suédois, 1 ; Belge, 3 ; Chine, 2 ; Japon, 3 ; Portugal, 5 ; Mexique, 3.

Voici, d'autre part, le programme des manifestations d'ordre économique et commercial qui se dérouleront dans notre ville pendant la durée de la Foire de 1917, du 18 mars-1^{er} avril :

Dimanche 18 mars, à 10 heures : Grand-Théâtre, place de la Comédie. — Réunion générale des participants à la Foire de 1917, sous la présidence de M. Achille Lignou, ancien président du tribunal de commerce de Lyon, président du comité de la Foire, assisté des autorités civiles et militaires et du comité d'organisation.

Dimanche 25 mars, à 10 heures : visite officielle de la Foire, par MM. Clémentel, ministre du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture, et M. Herriot, maire de Lyon, sénateur du Rhône, ministre des Travaux publics, du Ravitaillement et des Transports, président du comité d'organisation.

A 14 heures : Palais du Conservatoire, quai de Bondy. — Congrès des mines et de la métallurgie.

Lundi 26 mars, à 9 heures et à 11 heures : Palais du Conservatoire, quai de Bondy. — Congrès de l'Agriculture.

Jeu 29 mars, à 9 heures et à 11 heures : Palais du Conservatoire, quai de Bondy. — Congrès de la Foire de Lyon.

Vendredi 30 mars, à 9 heures et à 11 heures : Palais du Conservatoire, quai de Bondy. — Continuation des travaux des congrès de la Foire.

Quotidiennement, le service cinématographique de l'armée donnera des matinées cinématographiques au Palais du Conservatoire, quai de Bondy, grande salle des fêtes.

Le programme de ces matinées comprendra des films se rapportant tout particulièrement à l'effort économique et militaire de la France.

L'ACADÉMIE D'AGRICULTURE S'OCCUPE DE LA POMME DE TERRE

L'Académie d'agriculture, sur la proposition de M. Tisserand, membre de l'Institut, a émis hier, à l'unanimité, le vœu que des mesures d'urgence soient prises pour intensifier la culture de la pomme de terre.

D'autre part, elle demande que des réquisitions abusives ne viennent pas détourner de leur destination les quantités de ces tubercules indispensables aux semences.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Deuxième Foire d'échantillons de Lyon

À l'occasion de la deuxième foire d'échantillons qui se tiendra à Lyon du 18 mars au 1^{er} avril 1917, la Compagnie P.-L.-M. consent aux exposants, à leur personnel ainsi qu'aux visiteurs, des facilités spéciales pour eux-mêmes, pour leurs bagages et pour le transport des produits et objets divers exposés.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. l'ingénieur en chef de l'exploitation P.-L.-M., 6^e division, 20, boulevard Diderot, à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 28, rue Saint-Lazare, à Paris, ou aux gares.

EXCELSIOR

Les Anglais sur le terrain conquis, à Gommécourt et aux environs



LES RUINES DE GOMMÉCOURT AU LENDEMAIN DE SON ÉVACUATION. — BOMBES POUR MORTIERS ABANDONNÉES PAR LES ALLEMANDS



L'ÉTAT-MAJOR D'UNE ARMÉE ANGLAISE PRÈS DU TERRAIN CONQUIS
certains points les soldats ont dû lancer des troncs d'arbres pour établir un passage. Le château de Gommécourt n'est plus qu'un amas de ruines, et le cimetière a été bouleversé. Ces photographies ont été prises au lendemain de l'occupation de la position par nos alliés.

"EXCELSIOR" RETRIBU
*les photographies intéressantes
 qui lui sont envoyées par ses
 correspondants et lecteurs sur*

Le vie sociale — La vie artistique — Les pro-
 importants — Les accidents graves — Les é-
 nements locaux — La vie économique —
 sports — Tous faits pittoresques

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie : 18, rue Cadet, PARIS. — Volume